

Prologue

Hanau, Allemagne, 9 novembre 1938

— **L**es Juifs, dehors ! Les Juifs, dehors ! Les Juifs, dehors ! Le slogan se rapprochait toujours plus, accompagné de bruits de coups, d'objets qui s'écrasaient et de cris de frayeur. La famille Becker se cachait dans sa cuisine, lumières éteintes, tous les rideaux de l'appartement tirés sur la nuit et le terrifiant tapage montant de la rue en dessous. Leur appartement était situé au premier étage de l'immeuble. Le cabinet médical de Franz occupait auparavant le rez-de-chaussée, mais plus depuis longtemps. Il avait été repris par un voisin lorsque les nouvelles lois avaient interdit à Franz de pratiquer la médecine. L'appartement, cependant, était marqué.

Marta poussa ses enfants, Lisa et Martin, dans l'étroit placard à balais.

— Il le faut, Lisa ! Sois courageuse ! la pressa-t-elle en refermant résolument la porte sur les yeux effrayés de Lisa.

Elle savait que sa fille était terrorisée à l'idée de se retrouver enfermée dans un espace exigu ; elle l'avait toujours été. Mais il en allait de sa sécurité. Marta devait être forte pour eux tous.

Elle rampa sous la table de cuisine au moment où la foule hurlante passait dans la rue. Des briques furent jetées à travers les fenêtres et une pluie de verre s'abattit sur la table sous laquelle elle se tapissait, ramassée sur elle-même pour tenter de se protéger des éclats volant autour d'elle. La marée de cris excités s'éloigna. Mais alors que Marta s'extirpait de sous la table pour ouvrir le placard à balais, un bruit de bottes résonna dans l'escalier, et la porte de l'appartement s'ouvrit sous un violent coup de pied. Deux soldats firent irruption, l'un tenant un pistolet, l'autre armé d'une longue matraque en bois. Derrière eux suivait un homme

de la Gestapo, grand, sinistre avec son long manteau sombre et son chapeau de feutre caractéristiques. Il inspecta les lieux depuis l'embrasure.

— Quand je pense que de sales juifs vivent encore dans un appartement comme celui-ci alors que tant de vrais Allemands n'ont pas d'endroits décents où vivre...

Il parlait d'un ton dégoûté en toisant la femme et les deux enfants recroquevillés dans la cuisine.

— Où est ton mari ? Où se cache-t-il ?

— Il n'est pas là, bafouilla Marta. Il... Il est sorti... voir une patiente.

— Trouvez-le ! aboya l'officier de la Gestapo. Il n'a pas de patients !

Les deux soldats obéirent sur-le-champ et retournèrent l'appartement, renversant les lits, arrachant les rideaux, ouvrant grand les portes des placards, jusqu'à ce que l'un d'eux déclare :

— Il n'y a personne, chef.

L'agent de la Gestapo semblait furieux. Il se tourna vers Marta.

— Nous le trouverons, promit-il. Prenez une valise et du balai ! Emmenez vos rejets juifs et fichez le camp... avant que je ne revienne !

Là-dessus, les trois hommes dévalèrent lourdement l'escalier.

Lorsqu'ils furent partis, Marta se laissa choir sur une chaise, le visage enfoui entre ses mains. Dieu merci, Franz était bien allé rendre visite à une patiente, une jeune mère juive sur le point d'accoucher. Et Dieu merci, dans la pénombre où était plongée la pièce, ni les soldats ni l'officier de la Gestapo n'avaient remarqué que Martin était aveugle. Pour l'instant, ses deux hommes étaient saufs. Mais pas pour longtemps.

Que faire, maintenant ? Son cerveau était comme paralysé et elle dut se forcer à réfléchir. S'ils restaient là, la Gestapo reviendrait certainement, à la recherche de Franz ou soucieuse de vérifier qu'elle et ses enfants avaient bien quitté l'appartement. Mais s'ils sortaient maintenant, ils se retrouveraient en pleine rue, où une foule surexcitée continuait à scander des slogans haineux, à briser des fenêtres, incendier des maisons et frapper quiconque était assez fou pour protester.

— Mutti, chuchota Lisa. Où est Papa ?

— Je ne sais pas, Lisa, répondit sa mère.

C'était la vérité. Franz pouvait être n'importe où. Pourvu, pria-t-elle, qu'il ne soit pas tombé entre les griffes de la foule au-dehors.

— Que faisons-nous, maman ? demanda Martin à voix basse.

— Je vais faire une valise avant qu'ils reviennent nous chercher. Et s'ils arrivent, nous n'aurons qu'à descendre dans la rue. Nous aurons au moins de quoi nous débrouiller.

— C'est dangereux de rester ici, observa Martin.

— C'est dangereux dans la rue aussi, répliqua sa mère. Nous ne sommes en sécurité nulle part. Mais je crois qu'il vaut mieux rester ici dans l'immédiat. Si on nous voit marcher dans le noir avec une valise, on nous attaquera pour nous la voler. Pour l'instant, ils ont l'air d'être partis...

Elle s'approcha prudemment de la fenêtre et, dissimulée derrière le rideau, scruta l'aube grise au-dehors. Quelques ombres se mouvaient dans la rue, silhouettes sombres se découpant sur l'éclat rouge orangé de l'incendie qui ravageait la synagogue au bout de la rue et, derrière elle, la maison du rabbin. Le ciel lui-même semblait en flammes. Marta se demanda pourquoi leur appartement avait été épargné. Sans doute parce qu'il conviendrait à une bonne famille « allemande ». Quoiqu'il en soit, décida-t-elle, il pouvait encore leur servir de refuge une heure ou deux. S'aventurer dans la rue maintenant avec deux enfants, dont l'un aveugle, serait du suicide. Mais ils devaient se tenir prêts à prendre la fuite.

Lisa regarda sa mère sortir la plus grosse valise qu'ils possédaient et commencer à la remplir de vêtements pour chacun d'eux. Dans la poche d'une jupe, elle glissa le collier de perles que Papa lui avait offert le jour de leur mariage, ainsi qu'une bague ayant appartenu à sa grand-mère.

— Va chercher le pot de farine, intima Mutti.

Lorsque Lisa le lui apporta, elle plongea la main dans la farine et en extirpa le rouleau de Reichsmarks caché là.

— Mets ça dans ta culotte, ordonna-t-elle à une Lisa interdite avant de reporter son attention sur la valise.

Dehors, les slogans et le fracas de verre brisé continuaient,

mais plus distants. La foule avait trouvé à s'occuper ailleurs. Martin attendait assis sur une chaise, le visage entre les mains, l'oreille tendue. Il ne voyait rien et sa cécité accentuait encore sa peur. La pièce avait été mise sens dessus dessous, si bien qu'il ne savait plus où se trouvaient les meubles. S'il bougeait, il tomberait à coup sûr.

— Où allons-nous, maman ? demanda-t-il.

— Chez tante Trudi, répondit Marta avec autorité, bien qu'elle n'eût en réalité aucune idée où aller. Je suis sûre que papa nous y rejoindra si...

Elle hésita et ravala les mots « s'ils ne l'ont pas attrapé ».

— ... s'il le peut, acheva-t-elle.

Tous trois passèrent les premières heures de l'aube assis à attendre. Peu à peu, les enfants sombrèrent dans un sommeil précaire. Marta, elle, demeurait éveillée. À quoi bon essayer de dormir ? Ce serait idiot et elle le savait. Elle devait rester vigilante au cas où le type de la Gestapo reviendrait. Du dehors lui parvenaient encore des cris. Alors que la lumière du jour envahissait le ciel, elle s'approcha une fois de plus de la fenêtre. Ce qu'elle vit lui arracha une plainte étouffée. Était-ce vraiment la rue où elle vivait ? Elle était jonchée de bris de verre, de morceaux de bois provenant de portes et de meubles fracassés. Les fenêtres des deux maisons d'en face béaient, quelques fragments de verre pointus encore accrochés à leurs cadres. La porte de l'une gisait par terre, celle de l'autre pendait follement à une ultime charnière. Les autres maisons de chaque côté semblaient intactes. Marta réalisa avec choc qu'elles appartenaient à deux de ses voisins non juifs. S'ils étaient peu nombreux dans le quartier, leurs maisons, pour autant qu'elle pût en juger, avaient été épargnées. Aucune n'était éclairée, mais elle distingua Frau Klein dans la rue, qui ramassait le contenu de la sienne piétiné dans le caniveau.

Temps de bouger, songea Marta. Sur le point de réveiller les enfants, elle perçut un mouvement dans l'ombre à l'entrée d'une ruelle, un peu plus loin. Il y avait quelqu'un. Plissant les yeux, elle vit que c'était Franz qui guettait anxieusement dans la rue. Alors qu'elle levait la main pour lui faire signe, deux hommes surgirent de l'embrasure d'une porte et l'interpellèrent. Franz

tourna les talons pour s'enfuir, mais un troisième homme derrière lui brandit une matraque en bois. Sans un cri, Franz s'écroula au sol. Deux des hommes l'attrapèrent par les pieds et remontèrent la rue, puis tournèrent au coin, Franz traîné sans ménagement derrière eux, sa tête heurtant chaque pavé.

Le regard rivé à l'endroit où Franz s'était tenu, Marta s'enfonça le poing dans la bouche pour ne pas hurler. Le troisième homme, toujours là, leva les yeux vers la fenêtre. Elle avait beau être certaine qu'il ne pouvait la voir derrière l'épais velours du rideau, il fixa sa fenêtre et sourit avant de tourner les talons et disparaître derrière ses compagnons – et Franz.

Dans un regain de panique, elle traversa la pièce et secoua les enfants.

— Réveillez-vous, souffla-t-elle. C'est l'heure d'y aller.

— Aller où ? demanda Lisa, encore endormie, les événements de la nuit momentanément oubliés.

— Chez tante Trudi, tout de suite. Avant qu'ils ne reviennent. Allez, vous deux, il n'y a pas de temps à perdre.

Elle ne pouvait que prier pour que l'appartement de sa sœur Trudi n'ait pas été saccagé, lui aussi, pour que la vague de folie soit restée localisée.

Les deux enfants s'habillèrent à la hâte. Sur l'insistance de leur mère, ils enfilèrent chacun deux ensembles de sous-vêtements, deux pulls ainsi que d'épais collants en laine. Elle tenait à ce qu'ils portent le plus de vêtements possible, car elle savait qu'ils risquaient de perdre leur précieuse valise si on les voyait avec dans la rue.

— Et ça aussi, dit-elle en leur tendant leurs manteaux d'hiver.

Il ferait froid dehors, en ce petit matin de novembre.

— Bonnets, écharpes et gants également, insista-t-elle tout en enfilant elle aussi ses vêtements d'hiver. Et vos bottes fourrées !

Quelques minutes plus tard, ils étaient prêts à partir. La valise était lourde. Elle l'avait remplie, consciente qu'ils ne reviendraient pas à l'appartement avant longtemps... s'ils revenaient un jour.

— Tiens la main de Martin, intima-t-elle à sa fille. Quoi qu'il arrive, ne la lâche pas, compris ?

— Oui, Mutti.

Elle prit la main de son frère.

— Ne me lâche pas, Martin, lui répéta-t-elle.

— Ma canne ! s'écria Martin dans un accès de panique. J'ai besoin de ma canne !

— Non, assena sèchement sa mère. Pas de canne. Ils ne doivent pas savoir que tu es aveugle. Mets ta main ici.

Elle prit sa main et la posa sur la poignée de la valise.

— Il faut que tu m'aides. Je vais la porter avec toi, et peut-être ne s'apercevront-ils pas que je l'utilise pour te guider.

Avec un dernier regard à l'appartement qui avait été le sien pendant plus de quinze ans, elle annonça calmement :

— Nous allons maintenant descendre l'escalier et sortir dans la rue. Restez ensemble. Mais si nous sommes séparés, filez chez tante Trudi.

Londres, 1939

En tombant sur une publicité dans l'*Evening Standard* cherchant des parents d'accueil pour des enfants réfugiés d'Allemagne, Naomi Federman fut interpellée et considéra l'idée. Le soir même, elle montrait l'annonce à son mari, Dan, à son retour du travail.

— C'est quelque chose qu'on pourrait faire, tu ne crois pas ? On a de la place pour un enfant.

Dan savait qu'il y avait, dans la vie de Naomi, une place qu'elle avait toujours espéré voir leurs propres enfants occuper. Mais aucun n'était venu et il savait aussi qu'à trente-cinq ans passés, elle avait abandonné l'espoir de fonder une famille. Sa proposition d'accueillir un enfant réfugié contribuerait peut-être à combler ce vide, pensa-t-il.

— Pourquoi pas, ma chérie ? Si c'est ce que tu veux, on va se renseigner.

Ils se rendirent à Bloomsbury House, où était coordonnée l'arrivée des enfants juifs réfugiés d'Allemagne. Leur offre fut acceptée.

— Nous aimerions vraiment un bébé ou un enfant en bas âge, expliqua Naomi d'une voix hésitante.

— Je crains que nous ne puissions vous garantir cela, répondit la femme derrière le bureau chargée de prendre leurs coordonnées. Nous ne savons jamais exactement qui se trouve à bord des trains, ces derniers temps. La plupart des enfants, ceux dont nous avons reçu les noms, sont déjà assignés à une famille. Mais il y en a parfois que nous n'attendions pas, ceux qui ont été poussés dans les trains à la dernière minute. Ce sont eux qui auront besoin d'une famille à leur arrivée ici.

Elle sourit aux Federman.

— De personnes généreuses comme vous, prêtes à les accueillir et leur offrir un foyer.

— Nous comprenons tout à fait, assura Daniel. Nous sommes heureux d'offrir un foyer à n'importe quel enfant dans le besoin, n'est-ce pas, ma chérie ?

Naomi avait acquiescé d'un hochement de tête.

C'est ainsi que, par un après-midi de juillet, ils se retrouvèrent à la gare de Liverpool Street à attendre l'arrivée de leur nouvel enfant. Un groupe d'autres futurs parents patientait dans un vaste hall de la gare. Beaucoup d'entre eux s'étaient déjà vu attribuer un enfant dont ils connaissaient le nom et l'âge. Mais les Federman, eux, n'avaient été contactés que la veille par les gens de Bloomsbury House, qui avaient évoqué un enfant non prévu dans ce train en provenance de Francfort et leur avaient demandé de se présenter à la gare. Naomi éprouva un pincement au cœur à la vue de la file d'enfants qui s'avançaient en traînant les pieds dans le hall. Chacun portait une étiquette, chacun tenait une petite valise, tous étaient pâles et fatigués, sales et apeurés. Plusieurs étaient au bord des larmes à l'issue du long voyage, déjà en manque de chez eux dans ce pays inconnu où tout paraissait différent et où ils ne comprenaient pas un mot de ce qu'on leur disait.

Une femme, qui se présenta sous le nom de Mrs Carter et parlait allemand, était venue de Bloomsbury House. Avec calme et efficacité, elle avait introduit les arrivants auprès de leurs familles d'accueil tout en barrant leurs noms et adresses sur sa liste. Un à un, ils quittèrent le hall, les mères tenant leur protégé par la main, les pères portant les valises. Tous se fondirent dans le Londres tentaculaire pour commencer leur nouvelle vie.

Enfin, il ne resta plus qu'un enfant, une fillette d'environ treize ans, petite pour son âge, avec des cheveux bruns emmêlés et des traces sales sur le visage. Elle se tenait là, délaissée, sa valise à ses pieds, ses yeux bruns luisant de larmes refoulées. Ajout de dernière minute au groupe d'enfants en fuite, elle n'avait pas de famille désignée.

Mrs Carter s'approcha d'elle et lui demanda dans un sourire :

— Alors, qui avons-nous là ? Comment t'appelles-tu, ma puce ?

— Lisa Becker, vint la réponse dans un murmure.

— Lisa, c'est un plaisir de te rencontrer. Nous n'avons appris ta présence dans le train qu'à son arrivée en Hollande, mais nous en sommes très heureux. D'où viens-tu ?

— De Hanau.

Hanau. Pas la première à venir de là-bas, songea tristement Mrs Carter.

— Eh bien, tu es en sécurité à Londres, maintenant, se contenta-t-elle de dire. T'a-t-on confié une lettre à me remettre à ton arrivée ?

Lisa hocha la tête, fouilla dans sa poche et lui tendit une enveloppe. Mrs Carter l'ouvrit aussitôt et en lut attentivement le contenu.

Se tournant vers les Federman, elle leur expliqua en anglais :

— Elle s'appelle Lieselotte Becker, elle a treize ans et vient de Hanau, une ville non loin de Francfort. Elle est juive, mais non pratiquante d'après cette lettre.

Elle lança un regard à Naomi.

— L'êtes-vous ?

Naomi secoua la tête. Son père était juif, mais sa famille n'avait jamais observé les lois juives régissant le quotidien.

— Non, répondit-elle.

Mrs Carter hocha la tête.

— Bien. Lieselotte ne suit aucune règle alimentaire particulière, donc pas d'inquiétude de ce côté-là. Elle peut manger comme vous.

Naomi observa la fillette qui attendait, apeurée, dans le hall à présent désert. Avec sa figure sale et ses cheveux hirsutes, elle ne faisait pas une fille adoptive très attrayante. Mais ils avaient promis d'offrir un foyer à un enfant réfugié, et Lieselotte était l'un de ces enfants.

Mrs Carter se tourna de nouveau vers elle.

— Lieselotte, voici le gentil couple avec qui tu vas vivre. Mr et Mrs Federman. Tu vas maintenant les suivre chez eux et c'est là-bas que tu habiteras. N'oublie pas d'écrire à tes parents pour les prévenir que tu es bien arrivée et leur donner l'adresse.

Lisa regarda le couple qui attendait plus loin. L'homme était petit, d'un gabarit sec et nerveux. Il portait un pantalon foncé,

assez large, et un veston à carreaux sur une chemise sans col. De la casquette vissée sur sa tête dépassaient des cheveux saupoudrés de gris. Mais ses yeux étaient d'un bleu profond, striés au coin de rides d'expression. Il lui souriait justement, les yeux plissés.

Si différent de Papa, songea Lisa comme une image de son père en costume-cravate impeccable lui venait à l'esprit. *Mais il a un visage bienveillant.*

Sa femme était à peine plus petite que lui et d'une silhouette beaucoup plus généreuse, avec des cheveux blond foncé attachés en arrière. Elle portait une robe de coton bleue, légèrement tendue sur son ample poitrine, des manches de laquelle émergeaient des bras robustes et compétents. Elle aussi souriait, mais ses yeux, d'un gris clair perçant, observaient son état dépenaillé après ce long voyage, et Lisa avait le sentiment d'être jaugée. Et de laisser à désirer. Elle resta en retrait, attendant que Mrs Carter reprenne la parole. Comment allait-elle communiquer avec ce couple lorsque cette dernière, germanophone, serait partie ? se demandait-elle, gagnée par un début de panique. Mais Mrs Carter garda le silence. C'est la femme qui s'adressa à elle :

— Bonjour, Lieselotte, dit-elle. Bienvenue à Londres.

Lisa la fixa sans comprendre jusqu'à ce que Mrs Carter traduise. Elle récita alors l'une des quelques phrases en anglais qu'elle avait apprises :

— Bonjour, madame.

Elle se désigna du doigt et ajouta :

— Lisa. *Bitte*, Lisa.

— C'est un diminutif de son nom, expliqua Mrs Carter devant le regard interrogateur de Naomi.

Elle sourit.

— Et bien plus facile à prononcer. Je crois que vous devriez l'appeler Lisa. À ce propos, ajouta-t-elle, comment souhaitez-vous que Lisa vous appelle ?

Les Federman s'entre-regardèrent. Le mari haussa les épaules, mais la femme suggéra avec hésitation :

— Tante Naomi et oncle Dan ?

— Parfait, approuva gaiement Mrs Carter, qui repassa à l'allemand pour expliquer tout cela à Lisa.

Avant qu'ils ne partent, Mrs Carter nota les coordonnées de la fillette sur son porte-bloc, puis serra la main des Federman et leur donna congé à tous.

Avec Dan portant la valise, ils quittèrent la gare et embarquèrent à bord d'un bus, où ils montèrent à l'étage supérieur. Lisa, qui n'avait jamais vu de bus à impériale avant, en fut enchantée.

— Eh bien, voilà, Liesel... Lisa, se reprit Dan, butant sur le nom peu familier. Tu vas voir un peu de Londres sur le trajet.

Il engloba d'un grand geste la fenêtre et le paysage au-delà. Tandis que le bus se frayait un chemin à travers la ville, Lisa, les yeux écarquillés, découvrait Londres à travers la vitre. L'endroit fourmillait de vie. Jamais elle n'avait vu de rues aussi animées. Bus, voitures, camions et taxis semblaient surgir de tous côtés, dans un concert de klaxons et de vrombissements de moteurs. Une foule de gens se pressaient sur les trottoirs, entraient et sortaient de magasins ou de bureaux, disparaissant dans la jungle de ruelles qui s'éloignaient en serpentant de la rue principale. Oserait-elle un jour s'aventurer dans de telles rues ? se demanda Lisa.

Naomi et Daniel, assis derrière elle, échangeaient à voix basse.

— Ce n'est pas vraiment ce que nous avons espéré, murmura Dan avec circonspection.

— Non, convint Naomi. Mais nous n'allions pas la laisser là-bas, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, ma chérie, approuva Dan, une note de soulagement dans la voix.

Il savait que Naomi aurait préféré un enfant beaucoup plus jeune.

— Tout se passera bien.

Lorsqu'ils furent descendus du bus, Dan leur lança :

— Par ici ! Ce n'est plus très loin, maintenant.

La valise de Lisa à la main, il partit devant tandis que Naomi et Lisa le suivaient, s'enfonçant dans le dédale de rues qui s'étalait au-delà de l'artère principale. Des maisons s'y alignaient, certaines en retrait par deux derrière un minuscule jardin, mais la plupart mitoyennes, leurs façades lisses donnant directement sur le trottoir, chacune identique à sa voisine telles des guirlandes de silhouettes en papier. Pour Lisa, toutes les rues se ressemblaient.

Alors qu'elles s'engageaient dans l'une d'elles, puis tournaient dans une autre, elle se demanda comment diable elle allait retrouver son chemin dans ce labyrinthe la prochaine fois.

Tante Naomi lui faisait la causette, même s'il était parfaitement évident que Lisa ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait. Enfin, elles furent arrivées. À un ultime croisement, elles tournèrent dans une énième rue, semblable à toutes les autres aux yeux de Lisa. Oncle Dan les avait attendues au coin. Lorsqu'elles l'eurent rattrapé, il indiqua un nom de rue, en hauteur sur un mur.

— Kemble Street, lut-il. Kemble Street. Nous habitons Kemble Street.

Il regarda Lisa avec l'air d'attendre quelque chose. Devant son silence, il répéta « Kemble Street » et pointa un doigt sur elle.

— À toi, l'encouragea-t-il. Dis : « J'habite Kemble Street. »

Quand elle eut compris ce qu'il attendait d'elle, elle répéta dans un vaillant effort le nom de la rue. Son « J'habite Kemble Street » hésitant lui valut un chaleureux sourire d'approbation.

— Bien ! s'exclama Dan. Parfait !

Lisa reconnut le mot « parfait », si proche de l'allemand *perfekt*. Pour la première fois depuis qu'elle avait rencontré ses parents d'accueil, ils la virent sourire, et son pâle visage en fut transformé.

Ils marchèrent un peu le long de la rue et s'arrêtèrent devant l'une des petites maisons mitoyennes. Elle avait une porte verte avec le numéro 65 peint dessus.

— Nous y voilà, dit Dan. Numéro 65. C'est ici que nous habitons, Lisa. 65, Kemble Street.

Il tourna la clé dans la porte d'entrée et les précéda à l'intérieur. Lisa le suivit dans un étroit vestibule qui donnait sur une pièce à sa gauche, un couloir menant à l'arrière de la maison et, immédiatement devant elle, un escalier abrupt conduisant à l'étage. Dan posa la valise et annonça :

— Bienvenue dans ta nouvelle maison, Lisa.

— Je vais montrer à Lisa où elle va dormir, dit Naomi. Toi, Dan, lance la bouilloire et nous prendrons un thé tous ensemble. Par ici, Lisa.

Naomi s'empara de la valise et, indiquant à Lisa de la suivre, la

guida à l'étage. Au sommet de l'escalier, elle pointa du doigt une porte, puis elle-même.

— Notre chambre, dit-elle.

Elle ouvrit une seconde porte, révélant une minuscule salle de bains, puis une troisième en faisant signe à Lisa d'entrer.

— Ta chambre, Lisa.

Lisa entra et regarda autour d'elle. C'était une petite pièce meublée d'un lit, d'une commode et d'une chaise. Un édredon à motif floral recouvrait le lit, et un bol ainsi qu'un pichet en porcelaine décorés de roses occupaient la commode. Un miroir était suspendu à un mur et, à un autre, la photo d'un cheval tirant une charrue.

Naomi posa la valise sur le lit.

— Pourquoi ne pas défaire ta valise avant de nous rejoindre à la cuisine ?

Devant le regard perdu de Lisa, elle ouvrit les tiroirs, puis désigna la valise en faisant le geste de ranger ses affaires. Lisa hocha la tête, et Naomi lui sourit avant de descendre.

Restée seule, Lisa s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. Sous elle se trouvait une cour mal entretenue fermée par une clôture en bois et flanquée de deux cours identiques. Au-delà courait ce qui ressemblait à une ruelle le long de l'arrière des maisons formant la rue suivante. Lisa retourna vers le lit et ouvrit sa valise. Celle-ci contenait tout ce qui lui restait désormais au monde. Sa mère y avait rangé les quelques vêtements qu'elle possédait, et si elle avait réussi à lui acheter un nouveau manteau pour l'hiver à venir, Lisa portait aux pieds son unique paire de chaussures. Les larmes lui noyèrent les yeux devant les habits si soigneusement raccommodés et pliés par Mutti. Que faisait Mutti, en cet instant ? Où était Papa ? Était-il enfin rentré à la maison ? Comment s'en sortait Martin, à l'étroit dans un appartement inconnu ? Avait-il mémorisé l'emplacement du mobilier ? Elle saisit une photo d'eux prise en des temps plus heureux, tout sourire devant l'objectif. Sa famille ; la seule photo d'elle qu'elle possédait. Elle la glissa dans sa poche et, dans un effort déterminé, se moucha, puis entreprit de ranger ses vêtements dans les tiroirs ouverts. Une fois la valise vide, elle la poussa sous le lit et s'assit. Voilà, elle était à Londres,

dans une maison minuscule avec des gens qu'elle ne connaissait pas, et son seul désir était de rentrer chez elle, à Hanau. D'être avec sa famille, même si la vie là-bas devenait difficile. Les larmes ruisselèrent sur ses joues. Elle se sentait si profondément seule et démunie qu'elle avait envie de hurler.

Papa les avait crus en sécurité. Il était un médecin renommé en ville, son cabinet était florissant. Le fait que sa mère était juive ne l'avait jamais inquiété. Ils étaient parfaitement intégrés et lui-même se considérait allemand avant tout. Il avait été médecin dans l'armée durant la Grande Guerre et avait reçu une médaille pour ses services. Mais cela ne comptait plus, désormais. Sa mère était juive, alors, il était juif ; il n'était plus autorisé à soigner que des Juifs. Ses anciens confrères le traitaient comme s'il avait la gale. Lorsqu'il était parti au chevet d'une patiente enceinte ayant commencé le travail, il s'était fait arrêter par la Gestapo et avait disparu. Et au cours de la désormais célèbre Nuit de cristal, ils avaient été chassés de chez eux. À eux de trouver refuge où ils pouvaient tandis qu'un autre médecin, un Aryen, qui avait déjà repris le cabinet, s'installait dans l'appartement du dessus. Ils s'étaient alors provisoirement réfugiés chez la sœur de Mutti, Trudi, et sa famille, mais leur appartement était si exigu qu'il était presque impossible d'y loger à autant, surtout avec un enfant aveugle ; aussi avaient-ils dû repartir. Marta avait déniché un deux-pièces dans un vieil immeuble aux abords de la ville, où ils avaient réussi à rester. Martin, le grand frère aveugle de Lisa, avait peu à peu trouvé ses marques et, pendant un temps, la vie avait retrouvé un semblant de normalité. Sauf que Papa n'était pas là. Il n'avait pas été libéré ; il s'était tout bonnement volatilisé. Marta avait donc décidé d'essayer d'envoyer ses enfants là où ils seraient en sécurité. Le nom de Lisa avait été ajouté à la liste des enfants juifs en attente d'une place dans l'un des trains du *Kindertransport* destiné à les emmener à l'abri, hors du pays.

— Je ne veux pas y aller, avait supplié Lisa.

Mais sa mère avait insisté.

— Si une place se libère, ma chérie, tu y vas. J'ai besoin de te savoir en lieu sûr.

— Et Martin ?

— Ils refusent de prendre Martin, avait-elle répondu avec amertume. Ils refusent même d'inscrire son nom sur la liste. Un enfant aveugle est un fardeau pour eux.

Les jours, puis les semaines s'étaient écoulés. Il n'y avait eu aucune nouvelle de Papa, malgré tous les efforts de sa mère pour découvrir ce qui lui était arrivé, où il avait été emmené. Lisa avait obtenu son passeport, mais pas de place dans le train. Un soulagement pour elle. Elle ne voulait pas y aller et s'accrochait à l'espoir de ne pas être choisie. Puis soudain, un après-midi, un homme s'était présenté à l'appartement pour leur annoncer qu'une place s'était libérée dans le train du lendemain au départ de Francfort. Quelqu'un ne partait pas, tout compte fait. Il y avait de la place pour Lisa si elle avait un passeport et souhaitait y aller. Elle n'en avait aucune envie, mais sa mère, elle, y était résolue et avait commencé à faire sa valise. Le lendemain, Lisa, en larmes, avait fait ses adieux à Martin avant de se rendre à la gare avec sa mère.

— C'est bientôt la guerre, lui avait expliqué Mutti. Je ne peux pas quitter l'Allemagne sans ton père, et Martin ne peut pas partir sans moi. Sitôt arrivée à Londres, envoie-moi ton adresse et nous nous écrivons. Mais si la guerre éclate et t'empêche de nous écrire directement, essaie de nous faire parvenir des lettres par l'intermédiaire de Nikolaus, le cousin de ton père en Suisse.

Elle avait poussé un papier plié dans la main de Lisa.

— Voilà son adresse à Zurich. Nous t'écrivons de la même façon. Si nous le pouvons, nous irons chez lui. Ce devrait être possible, car la Suisse restera sûrement neutre.

Lisa contemplait ce papier avec le nom et l'adresse de Nikolaus Becker. Papa rentrerait-il un jour à la maison ? se demanda-t-elle. Et si oui, tous les trois seraient-ils autorisés à quitter l'Allemagne pour Zurich ?

Elle balaya des yeux la petite chambre sinistre, la sienne désormais. Elle était ici, autant s'en accommoder, mais ce ne serait pas facile. Elle se leva et se rendit dans la minuscule salle de bains qui saillait à l'arrière de la maison, comme un ajout précaire de dernière minute. Après s'être aspergé le visage d'eau froide, résolue à se ressaisir, elle descendit au rez-de-chaussée.

— Tout se passera bien, avait affirmé Dan.
 Une remarque optimiste, mais ni lui ni Naomi n’imaginait encore à quel point. Parent d’accueil se révélait une charge bien plus complexe que Naomi ne l’avait anticipé : être responsable d’une enfant qui n’était pas la sienne, veiller à sa sécurité afin qu’un jour peut-être, elle soit réunie avec ses parents... Lorsqu’elle et Daniel avaient offert leurs services, elle n’avait pas mesuré l’ampleur d’une telle responsabilité. Les premières semaines avaient été difficiles, d’un côté comme de l’autre. Incapable d’expliquer ses peurs et ses émotions à ses nouveaux parents, Lisa éprouvait un terrible mal du pays. Elle ne bredouillait que quelques mots d’anglais tandis que les Federman ne parlaient pas du tout allemand. Tout était étrange pour Lisa, et, n’ayant pas d’enfants, Naomi et Dan ne savaient comment s’y prendre avec cette fillette de treize ans qui observait le monde à travers de grands yeux effrayés et s’endormait le plus souvent en pleurant.

— Je commence à me demander dans quoi nous nous sommes embarqués, soupira Naomi un soir, une semaine après l’arrivée de Lisa. La pauvre petite, sa maison lui manque tellement... Et je ne peux communiquer avec elle que par signes, ou un ou deux mots. J’ai essayé de la prendre dans mes bras aujourd’hui, elle avait l’air si déprimé. Mais elle s’est dégagée et enfuie en courant. Je ne sais pas quoi faire. Je me sens tellement impuissante !

Dan l’attira dans ses bras et la serra contre lui.

— Tu fais de ton mieux, ma chérie. Tu ne peux pas faire plus. Il faut prendre chaque jour comme il vient et, quand son anglais se sera amélioré, nous pourrons mieux échanger avec elle. D’ici là, eh bien, nous devons être patients. Essayer de comprendre ce qu’elle ressent, larguée chez deux parfaits inconnus, loin de tout ce qu’elle connaît et de tous ceux qu’elle aime.

Naomi lui rendit son étreinte.

— Tu es un homme sage, Daniel Federman, murmura-t-elle. Je ne te mérite pas, mais je suis bien contente de t'avoir.

Patience et bonne volonté étaient en effet nécessaires des deux côtés, mais à grand renfort de langage des signes, ils parvenaient à communiquer juste assez pour se débrouiller.

Peu de temps après l'arrivée de Lisa, Mary James, la plus vieille amie de Naomi, vint prendre le thé un après-midi. Elle et son mari Tom tenaient le *Duke of Wellington*, le pub au coin de la rue, où Dan était un habitué. Tous quatre étaient amis depuis l'école ; ils avaient grandi dans le quartier et construit leur vie dans le confort familial de ce coin à eux de Londres. Quand Naomi et Dan avaient décidé de postuler pour accueillir un enfant réfugié, Mary, Naomi le savait, avait suggéré à Tom d'en faire autant. Mais Tom avait refusé tout net. Il avait connu la dernière guerre, il avait vu assez de ces foutus Allemands pour une vie entière, avait-il décrété. Manquerait plus qu'il en accueille un sous son toit !

Mary n'avait pas insisté. Mais lorsque Lisa était arrivée à Kemble Street, elle s'était donné beaucoup de peine pour apprendre à la connaître. Lors de sa première visite, elle avait apporté un dictionnaire anglais-allemand.

— Je l'ai trouvé sur un stand au marché, avait-elle dit à Naomi. J'ai pensé que ça pourrait être utile.

Naomi l'avait serrée dans ses bras.

— Tu es notre sauveuse ! Regarde, Lisa !

Elle avait agité le dictionnaire. En voyant ce que c'était, Lisa avait adressé un sourire radieux à Mary et énoncé avec soin :

— Merci, madame.

Mary lui avait rendu son sourire.

— J'espère que ça t'aidera.

Cela, pour aider... Le dictionnaire était très souvent utilisé. Posé sur le manteau de la cheminée, il restait à la disposition de quiconque avait besoin d'un mot dans l'une ou l'autre langue.

Depuis, tante Mary, ainsi qu'on avait demandé à Lisa de l'appeler, passait souvent voir comment la fillette se débrouillait, et Lisa se prenait à se réjouir de ses visites. Mary semblait comprendre à quel point elle devait se sentir seule et perdue,

enfant dans un pays étranger, vivant avec des inconnus et prise dans une fièvre de guerre grandissante.

C'était en effet une période de grande tension nationale. La guerre approchait, tout le monde le savait ; ce n'était qu'une question de temps. Le pays s'y préparait depuis des mois, et Lisa se retrouva bientôt entraînée dans certains de ces préparatifs. Naomi l'emmena au centre de distribution local afin de se faire remettre un masque à gaz. Les gens faisaient la queue pour recevoir leurs masques, disposés sur des tables, prêts à être essayés. Des bénévoles aux mines épuisées s'occupaient de chaque personne individuellement, sélectionnaient le masque adéquat, expliquaient comment l'enfiler. Lisa observa, les yeux écarquillés, Naomi essayer le sien sans aimer ce qu'elle voyait. Vint ensuite son tour. La femme choisit un masque qu'elle pressa fermement contre son visage, puis lui demanda d'y enfoncer le menton avant d'ajuster les lanières de manière à ce qu'il épouse parfaitement sa tête. Lisa détestait cela. Elle détestait l'odeur du caoutchouc, son contact sur sa peau et, plus encore, elle détestait avoir le visage confiné ; elle avait l'impression de manquer d'air.

— Respire normalement, indiqua la femme.

Mais Lisa n'y arrivait pas, elle suffoquait. Une bulle de panique enflait dans sa poitrine et menaçait de l'étouffer. Elle arracha le masque de son visage, happant désespérément l'air. Naomi eut beau tenter de l'encourager à le remettre, elle refusa. Elle ne pouvait expliquer sa panique, seulement crier :

— Non ! Non ! Non !

— C'est une réfugiée, expliqua Naomi. Elle ne parle pas anglais.

— Et alors ? Ça ne l'empêchera pas de se faire gazer, répliqua sèchement la bénévole, lasse.

Elle jeta un coup d'œil à la file de gens qui attendaient.

— Enfin, ça ne fait rien. C'était à peu près la bonne taille. Prenez-le avec vous et entraînez-la à le porter afin qu'elle s'habitue. Les instructions sont sur le couvercle.

Elle leur tendit les deux masques à gaz dans leurs boîtes en carton et se tourna vers la personne suivante dans la queue.

Un autre jour, elles se rendirent au marché ouvert, où Naomi parvint à mettre la main sur une fin de rouleau de tissu noir afin

de confectionner des rideaux occultants. Ensemble, elles s'assirent dans le salon et recouvrirent les cadres en bois fabriqués par oncle Dan, à encastrent dans chaque fenêtre.

— Heureusement que nos fenêtres ne sont pas grandes, observa Naomi alors qu'elles étiraient le peu de tissu sur les cadres et les cousaient en place. On a eu de la chance d'en trouver autant.

Le tissu noir était très demandé : elle avait eu beaucoup de chance d'en trouver tout court, elle le savait. Lisa aimait coudre. Aider Naomi au black-out la rapprochait un peu plus de sa mère d'accueil. Et elle avait été bien formée, constata Naomi. Ses points étaient propres et réguliers et elle travaillait vite.

— Bien, Lisa, dit-elle. C'est très bien. Tu couds à merveille.

Elle se vit récompensée d'un sourire timide, suivi des premiers mots spontanés de Lisa :

— Ma mère apprendre moi.

Rebondissant sur cet effort, Naomi la reprit :

— Ta mère t'a appris. C'est bien, Lisa. Très bien !

Elles échangèrent un sourire et, ainsi, un nouveau lien se forgea entre elles. Le lendemain soir, alors que Naomi écoutait la TSF en reprisant une chaussette de Dan, Lisa se pencha et s'empara d'une autre chaussette dans le panier à repriser, recousant à la perfection le trou apparu au talon.

Le numéro 65, Kemble Street, n'avait pas de jardin, nulle part où installer l'un de ces abris antiaériens fournis par le gouvernement. Et bien qu'il y eût un abri public à l'extrémité de Hope Street, l'idée d'y courir en pleine nuit sous les bombes pour y être entassés comme des sardines était terrifiante ; aussi Dan décida-t-il de transformer le vieux cellier en abri.

— Est-ce assez profond ? s'enquit Naomi avec inquiétude.

— Ça devrait l'être, la rassura Dan. Sauf si on est touchés de plein fouet.

— Alors, ne devrait-on pas plutôt aller à l'abri de Hope Street ? persista Naomi.

— Il ne résistera pas plus à une frappe directe. On est aussi bien ici.

Il descendit un ou deux fauteuils défoncés, ainsi qu'un vieux matelas, des couvertures et des oreillers afin de pouvoir dormir

sur place si le raid se prolongeait jusqu'à les bloquer toute la nuit. Il y avait aussi une table bancale et une étagère le long d'un mur, sur laquelle étaient posés des bougies enfoncées dans le goulot de cannettes de bière, des allumettes, quelques bouteilles d'eau et des biscuits dans une boîte en fer-blanc.

Quand Lisa découvrit le cellier aménagé en abri, elle fut terrifiée. Elle détestait les espaces confinés, détestait être enfermée. Elle n'avait jamais aimé les portes closes et laissait toujours celle de sa chambre ouverte. L'idée d'être sous terre, littéralement sous la maison, l'emplissait d'effroi. La cave était un endroit sombre et exigü, sans fenêtre ni électricité. Le plafond bas et les murs de pierres grises semblaient se refermer sur elle, l'air humide sentait le moisi et l'oppressait au point de gêner sa respiration. Elle se figea en haut des marches et ne se laissa conduire en bas que fermement agrippée à la main de Dan. Ce dernier avait allumé quelques-unes des bougies, dont la flamme vacillait dans le courant d'air soufflant de la porte.

— Pas fermer porte, supplia-t-elle. Pas fermer porte.

— Non.

Il parlait d'une voix rassurante, conscient qu'elle comprenait à peine ce qu'il lui disait, dans l'espoir que son intonation la calme.

— Pas aujourd'hui, en tout cas. Seulement en cas de raid.

Il décela sa panique et ajouta d'un ton apaisant :

— On ne descendra pas ici souvent, ma puce. Seulement s'il y a un raid aérien.

Sur ces mots, il la ramena en haut, à la cuisine.

— Elle est claustrophobe, confia-t-il plus tard à Naomi. On va avoir du mal à la faire descendre dans ce cellier quand la sirène se déclenchera.

— On avisera le moment venu, répondit Naomi avec son pragmatisme habituel. On n'est pas encore en guerre, Dieu merci.

Mais un vent de conflit soufflait bel et bien. À peine trois semaines plus tard, ils apprenaient par la TSF la sombre nouvelle de l'invasion de la Pologne par Hitler. Naomi et Lisa revenaient du marché, chargées de provisions : des conserves de viande et de légumes, de soupe et de poisson, autant de rations en boîte à mettre de côté pour leur consommation future. Tout le

monde constituait des stocks en vue des pénuries attendues. Les Londoniens se savaient la prochaine cible privilégiée d'Hitler et s'y préparaient.

— J'ai vu des enfants conduits à la gare, aujourd'hui, dit Naomi à Dan. Un triste spectacle. Tous alignés avec des étiquettes sur leurs manteaux, arrachés à leurs foyers pour être envoyés Dieu sait où...

Elle croisa son regard et ajouta à voix basse :

— Comme notre pauvre Lisa.

— Mieux vaut ça que rester à Londres et mourir sous les bombes, argua Dan.

— Sans doute, convint Naomi malgré elle. Mais quel crève-cœur pour leurs mères !

Secrètement, elle s'était souvent demandé comment la mère de Lisa avait pu supporter d'envoyer sa fille si loin, toute seule. Ce n'était pas naturel, avait-elle pensé. Mais elle réalisait à présent que les mères de Londres faisaient exactement la même chose. Elles expédiaient leurs enfants vers l'inconnu, sans savoir où ni qui s'occuperait d'eux. Il fallait que ces femmes soient courageuses et aiment profondément leurs enfants pour agir de la sorte. Et pour la première fois, elle se réjouit de ne pas avoir d'enfant à envoyer. Puis elle songea à Lisa.

— Tu crois que nous devrions envoyer Lisa à la campagne, nous aussi ? demanda-t-elle à Dan.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas. Ça ferait un peu beaucoup pour elle, non ? Elle vient d'arriver, la pauvre...

— Je devrais peut-être aller me renseigner auprès de Mrs Carter, à Bloomsbury House. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Pourquoi pas ? Elle t'indiquera la meilleure marche à suivre. Naomi hocha la tête.

— Oui. Je crois que c'est ce que je vais faire. Lisa n'a pas échappé aux nazis pour être tuée ici par leurs bombes.

Elle se rendit le lendemain à Bloomsbury House, où elle passa moins de deux minutes avec une Mrs Carter complètement harassée.

— Il n'y a rien que je puisse faire pour elle dans l'immédiat, dit-

elle. Le mieux est de la garder avec vous et de l'inscrire à l'école le plus tôt possible. Si l'école est évacuée, eh bien, elle ira avec eux.

Lisa demeura donc avec les Federman dans leur petite maison de Kemble Street, sans savoir combien elle avait été proche d'être mise dans un autre train, une étiquette sur son manteau.

Le 3 septembre, en ce dimanche matin fatidique, elle et ses parents d'accueil écoutèrent en silence l'annonce radiodiffusée de Mr Chamberlain :

« Ce matin, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin a remis au gouvernement allemand une note stipulant que, s'il n'annonçait pas avant onze heures son intention de retirer ses troupes de Pologne, un état de guerre existerait entre nous. »

Le Premier ministre s'exprimait lentement, d'une voix sombre qui emplissait Lisa de terreur.

« Je dois maintenant vous annoncer qu'aucun engagement de cet ordre n'a été reçu et que, par conséquent, ce pays est en guerre contre l'Allemagne. »

Lisa n'avait compris que quelques mots de tout le discours, mais « guerre » et « Allemagne » en faisaient partie. L'expression horrifiée de tante Naomi ne lui échappait pas, ni celle, résignée, d'oncle Dan.

— C'est reparti, maugréa-t-il. « La paix pour notre époque¹ », tu parles !

« En guerre contre l'Allemagne. » Ces mots résonnaient dans la tête de Lisa. *Mutti, Papa et Martin sont toujours coincés là-bas*, pensa-t-elle en luttant pour refouler ses larmes de désespoir. *Je ne les reverrai plus jamais.*

Lisa avait écrit chez elle pour informer sa mère qu'elle était bien arrivée à Londres et lui donner l'adresse des Federman. Elle avait reçu une réponse. Tante Naomi lui avait tendu l'enveloppe, un matin en disant :

— C'est pour toi, Lisa. On dirait une lettre de chez toi.

Lisa la lui avait pratiquement arrachée des mains en marmonnant un « Merci, merci » avant de s'isoler dans sa chambre pour l'ouvrir. Déchirant l'enveloppe, elle avait découvert la lettre écrite

1. N.d.T. : *Peace for our time*. Expression utilisée par le Premier ministre Neville Chamberlain suite à la signature des accords de Munich en septembre 1938.

sur une feuille arrachée à un cahier d'exercices. Et là, devant ses yeux, soudain si chère à son cœur, lui était apparue l'écriture familière de sa mère.

Ma chérie,

J'ai été si heureuse d'apprendre que tu étais bien arrivée et vivait désormais avec de si gentilles personnes. S'il te plaît, remercie Mr et Mrs Federman pour moi et rappelle-toi d'être sage. C'est très généreux de leur part de t'accueillir chez eux et prendre soin de toi. Veille à te montrer reconnaissante, sois avec eux la jeune fille aimante et attentionnée que je connais. Ici, tout va bien. Tu seras contente d'apprendre que Papa est rentré à la maison. Il est souffrant, mais commence à se rétablir. Même si tu nous manques à tous beaucoup, c'est un immense soulagement de te savoir en sécurité. Souviens-toi que tu peux écrire à cousin Nikolaus. Il serait ravi d'avoir de tes nouvelles.

Écris-nous très vite, ma chérie. Nous sommes impatients d'en savoir plus sur ta nouvelle vie à Londres, ton école, les amis que tu t'es faits... Bref, tout ce qui t'est arrivé depuis que tu as pris ce train.

Nous t'embrassons tous très fort, et Martin me dit de te dire qu'il s'occupe très bien de nous.

Avec tout notre amour,

Mutti

Lisa avait eu les larmes aux yeux en lisant et relisant la lettre, savourant les nouvelles qu'elle apportait. Couchée en termes vagues afin que rien dans son contenu ne puisse être interprété comme séditieux ou dangereux au cas où elle serait interceptée et lue, elle lui apprenait néanmoins tout ce qu'elle voulait savoir.

Papa était de nouveau à la maison. La Gestapo, ou quiconque le retenait – sa mère avait eu soin de taire l'information – l'avait finalement relâché. Maintenant qu'il était rentré, peut-être parviendraient-ils à quitter l'Allemagne, à rejoindre cousin Nikolaus en Suisse. Avec Papa, ils tenteraient sûrement le coup. Il n'était pas trop tard, n'est-ce pas ?

S'ils lui manquaient plus que jamais après cette lettre, au moins, elle avait des nouvelles d'eux tous. Elle gardait la missive sous son oreiller et la relisait souvent avant de se coucher en embrassant le papier que sa mère avait touché. Cette lettre et la photo qu'elle conservait toujours sur elle constituaient ses derniers liens précieux avec chez elle. Ce dimanche matin dans la cuisine, alors qu'oncle Dan et tante Naomi méditaient les mots de Mr Chamberlain, Lisa caressait à travers sa poche la photo de sa famille désormais piégée par la déclaration de guerre.

— Dieu merci, tu es trop âgé pour y aller, cette fois, disait Naomi.

Daniel, de dix ans son aîné, avait, à peine âgé de dix-sept ans, passé plusieurs mois dans les tranchées des Flandres. S'il n'avait pas été blessé, sa santé en avait pâti. Depuis cette époque, il avait les poumons fragiles et une respiration difficile, parfois sifflante. Naomi se demandait en secret si cette faiblesse générale n'était pas la cause de leur absence d'enfants, mais jamais elle ne l'aurait avoué tout haut. Elle l'aimait de tout son cœur. Si pas de bébés était le prix à payer pour avoir épousé son Dan, alors, tant pis. Au moins, il n'avait pas à retourner à la guerre.

— C'était censé être la Der des Ders, murmura Naomi. Et c'était il y a à peine vingt ans !

— Ce sera un autre genre de guerre, cette fois, affirma Dan. Raids aériens et compagnie.

— Comme en Espagne, tu veux dire ? demanda craintivement Naomi.

Comme tout le monde, elle avait été horrifiée par les films d'actualités au cinéma montrant les bombardements de la guerre civile espagnole.

— Oh ! C'était juste Hitler qui se faisait la main, prédit Dan avec dédain. Tu verras.

Au même instant retentit une sirène d'alerte antiaérienne. Lisa bondit sur ses pieds avec un cri de panique. Ce n'était qu'un test, mais le hurlement surgi de nulle part leur fit prendre conscience qu'ils n'auraient pas longtemps à attendre avant de l'entendre à nouveau. Et cette fois, ce serait bel et bien une attaque.